

JACQUES DUMAIN

(Promotion 1914)

NOTICE PAR M. PIERRE LEROY

En 1918, Jacques Dumain mourait lentement des suites de sa blessure. Il écrivait sans trêve et il terminait ainsi un drame intitulé : *Oublier*.

La Patrie n'est pas seulement la terre où reposent nos pères. Elle est aussi ce qui reste de leurs âmes parmi nous. Elle demande que rien ne soit atteint de ce qu'ils ont aimé, de ce qu'ils ont confié en garde à ceux qui sont restés et dont ils ont sauvegardé l'avenir. Elle veut surtout qu'on n'oublie pas. La mort des héros serait inutile si nous ne méditons pas sur leurs tombes, et si leurs sacrifices n'étaient pas la plus haute des leçons. C'est pourquoi nous devons agir comme s'ils étaient là encore. Les morts reçoivent de nous une vie nouvelle aussi longtemps que leur souvenir vibre en nos cœurs qu'il protège.

Jacques Dumain pensait à ses camarades morts pour la France. Sa modestie eût refusé l'éloge qu'il leur adressait magnifiquement : nul pourtant ne s'en est montré plus digne.

La Patrie doit honorer tous ceux qui sacrifièrent leur vie à son immortalité; elle n'établit pas une hiérarchie de la reconnaissance; mais s'il lui fallait s'excuser d'une prédilection, ce serait sans nul doute pour ceux qui, comme Jacques Dumain, méprisèrent les prétextes, négligèrent les excuses et leur propre faiblesse et coururent à sa défense pour revenir simplement, le devoir accompli, mourir sur

leur terre natale, sans gloire extérieure, et sans aucune autre récompense que la dernière vision de son visage enchanteur.

Parmi tant de mérites célébrés chaque année par notre Association, il n'en est pas de plus éminent que celui de ce jeune avocat, promis aux plus brillantes destinées, et mort à trente et un ans, pour garder sa patrie, où s'est incorporé son rêve.

Il conseillait la méditation sur la tombe des héros : écoutons sa leçon, Messieurs, et demandons à sa mémoire de nous dispenser, pour l'accomplissement de l'humble tâche quotidienne, le bienfait de ses vertus.

Peut-être Jacques Dumain eût-il préféré que son éloge ne fût point prononcé? Que dire de lui, en effet, sinon ses aspirations et ses espérances?...

Il est permis, sans craindre de la froisser, de restituer la figure intellectuelle et morale de ceux qui meurent chargés de travaux et d'années; la vie, en quelque sorte, a cristallisé leur âme; leur intimité reste cachée derrière leur œuvre. Mais Jacques Dumain était encore un adolescent : au jardin de son cœur, il cultivait jalousement des qualités exquisés pour en faire offrande à son idéal. S'il avait pu réaliser son dessein, il eût aimé, je crois, que son œuvre fût seule glorifiée, sans rien laisser soupçonner de son enfanement, comme ces parents heureux qui prennent plaisir à faire admirer leur fils, mais veulent garder pour eux seuls la fleur délicate de l'amour dont il est né.

Son sacrifice est mon excuse. Toute œuvre est le don d'une âme. Jacques Dumain s'est donné tout entier à son pays. Son œuvre nous appartient.

Ma seule crainte est de ne la pouvoir glorifier dignement. Nul, du moins, ne s'y pourrait employer avec plus de ferveur. J'ai occupé, au retour de la guerre, le siège de quatrième secrétaire qui était réservé à Dumain. J'aurais souhaité le voir vide et voilé de crêpe. La volonté de nos chefs en a décidé autrement; mais, je puis me rendre ce

témoignage que durant tous nos travaux, ma pensée ne demanda jamais son inspiration qu'au camarade héroïque dont le souvenir ne me quittait pas. Qu'il daigne me continuer son assistance pour me pardonner une usurpation consentie au seul respect de la discipline.

Jacques Dumain était né, comme Renan, chez « les Cimmériens bons et vertueux », dans la douce et nostalgique Bretagne, « où la joie est toujours un peu triste ».

Dinard n'était encore qu'un rocher désert quand M. Vimont, son grand-père maternel, y fit édifier la maison familiale. C'est là que Dumain vit le jour, le 7 mai 1887. Sa naissance était impatientement désirée, et il semblait que pour l'accueillir, la vie se fût parée de toutes les séductions. Sa famille maternelle avait une situation lui permettant de goûter la douceur de vivre libre et considéré, sans aucun souci. Son père, fils d'un notaire de Thouars, semblait destiné à une brillante carrière officielle, et il avait l'espoir de léguer à Jacques les traditions d'intégrité, d'honneur et de désintéressement de notre Administration, et aussi ces utiles relations qui tempèrent si opportunément pour quelques-uns l'égalité verbale de notre démocratie. Le père de Jacques Dumain avait déjà su mériter la confiance et l'affection d'Alain Targé et de Waldeck-Rousseau, et il avait justifié toutes les espérances dans les deux postes qu'il occupa, comme sous-préfet de Sartène, d'abord, puis comme secrétaire général de la préfecture de Perpignan. C'est là qu'il mourut, à peine en fonctions. Jacques Dumain venait de quitter les bras de sa mère pour essayer ses premiers pas : il était déjà orphelin.

Les caractères d'élite dont l'enfance fut privée des directions paternelles, ne peuvent jamais s'en consoler; ils souffrent d'une diminution; ils n'ont pas connu la pensée vivante de celui qui les engendra, et ils gardent d'autant plus la fierté de leur sang qu'il leur faut s'appliquer seuls, sans autre guide que leur instinct, à découvrir les richesses d'intelligence et de sensibilité dont il est chargé. Ils ont,

plus que d'autres, le respect et l'amour de leur lignée, et leur vie est souvent empreinte de réserve et d'inquiétude.

Jacques Dumain ne devait pas échapper à cette fatalité.

Durant toute son enfance, il fut entouré de la plus douce des sollicitudes maternelles : n'était-il pas le symbole vivant d'un amour conjugal, si vite brisé!... Son grand-père et ses oncles s'essayèrent de leur mieux à faire oublier l'absence du père, par une affection et un dévouement de tous les instants. Puis, quand il entra dans l'adolescence, sa mère, inquiète des nouveaux devoirs qui allaient peser sur elle, crut bon de lui chercher un guide plus qualifié qu'elle-même pour le diriger dans la vie d'homme, et son nouveau mariage fut, pour elle, une sorte d'assurance contre sa propre faiblesse. Jacques Dumain trouva dans son beau-père le plus sûr et le meilleur des amis. Un frère lui vint, dont il fut le parrain et qu'il aima comme un fils.

Toute la ferveur de ces affections ne put jamais faire oublier le père, le chef disparu. On l'aimait, on l'entourait, il ne lui manquait rien, sinon d'être complètement lui-même. Son âme restait repliée : l'amour seul pouvait permettre son complet épanouissement, en comblant le vide de son cœur. Il y crut passionnément, et le jour où il pensa l'avoir découvert, il ne voulut s'arrêter devant aucun obstacle. Mais les idéalistes comme lui sont rarement des amants heureux; la réalisation de leur rêve tue le plus souvent la volupté de sa poursuite; l'idéal est trop haut pour jamais être atteint. Jacques Dumain revint meurtri de l'expérience d'amour, sans amertume, sachant seulement le prix de la pitié, et grandi par la douleur. « Les délicats sont malheureux. »

Je rencontrai Dumain au Palais un an avant la guerre, alors qu'il était le collaborateur de notre confrère M^e Olivier Jallu.

Dumain avait l'air d'un grand enfant, mûri trop vite par l'abus de la vie intérieure. Ce qui frappait, avant tout, chez lui, c'étaient deux yeux d'une étrange mobilité, pro-

fonds, changeants et attirants comme la mer où ils s'étaient si souvent mirés; ils laissaient deviner du premier coup l'extrême sensibilité d'un tempérament frémissant que maints autres signes révélaient plus complètement : les oreilles largement ouvertes et comme inquiètes de tout percevoir; la bouche amère et voluptueuse à la fois; le front tourmenté et barré d'un pli d'inquiétude; la main fine et presque féminine, une allure un peu hautaine qu'on eût pu prendre pour du dédain si la bonté d'une âme profondément pitoyable n'était apparue à travers un sourire doux et plus résigné peut-être que triste. Avec cela, l'extrême timidité qui cache toujours le vrai courage et qui l'obligeait à accentuer encore la raideur de son attitude, en lui imposant un air un peu apprêté, avec je ne sais quoi de racé et d'aristocratique même qui l'avait un instant rendu suspect à la gauche de la Conférence Molé-Tocqueville, naïvement surprise de tant de noblesse chez un républicain.

Nul pourtant n'était plus vraiment simple que Jacques Dumain. La morgue est le lot des esprits mesquins; ils croient de bon ton de marquer les distances avec ceux qui ne sont ni de leur race, ni de leur sang, ni de leurs opinions, et l'isolement méprisant qu'ils s'imposent cache mal leur dépit de ne pouvoir s'évader de la petitesse de leur esprit. Jacques Dumain, au contraire, souffrait d'un excès de bonté, d'un instinctif besoin d'aimer avec humilité. Son âme était ouverte à tous et à tout, hormis à la vulgarité. Il ignorait l'envie, le plus moderne, peut-être, le plus méprisable, à coup sûr, de tous les sentiments humains. Non pas toutefois qu'il fût sans ambition : la flamme de son regard illuminait assez les horizons infinis de son rêve. Il se savait marqué du sceau des prédestinés, et n'avait d'autre souci que de porter bien haut le flambeau transmis par les aïeux.

Il aurait certainement pu devenir un grand avocat; il en avait toutes les qualités : une vaste culture, de solides

connaissances juridiques, l'esprit de recherche, le jugement droit, et il était éloquent, s'il est vrai que, comme l'a dit La Bruyère : « L'éloquence est un don de l'âme qui rend maîtres du cœur et de l'esprit des autres. » Lorsqu'il parlait en public, il campait fièrement sa mince silhouette; son visage était encore plus pâle que de coutume, et toute l'énergie de sa pensée se concentrait dans son regard; qui avait rencontré ses yeux ne pouvait plus les quitter; ils saisissaient l'auditeur, le contraignaient à s'abandonner sans résistance au rythme de son verbe et à suivre sa pensée jusqu'au but qu'il voulait atteindre. Aucun de ces gestes inutiles qui masquent le vide de l'idée ou brisent l'élan de la phrase, aucune recherche de mots qui arrête l'attention, aucune ironie qui fait tomber l'enthousiasme, mais un mouvement souple et bien cadencé, tantôt calme et mesuré pour exposer le sujet, tantôt entraînant (comme un allegro) dans la discussion, tantôt doux et lent comme un andante qui émeut et repose à la fois, enfin rapide et pressant dans le final : la belle ordonnance d'une symphonie. La voix pouvait être frêle, et le débit un peu hale-tant; cela importait peu, en vérité; les auditeurs n'en étaient que plus troublés par la puissance et la sincérité d'une conviction qui les gagnait eux-mêmes irrésistiblement.

Je ne suis pas certain toutefois que des dons aussi remarquables eussent retenu Dumain au Palais. Il était pourtant le compatriote de Saint-Yves de la Vérité, le patron des avocats, mais j'imagine que le bon saint Yves est plus spécialement préposé à la protection des Bretons, même s'ils ne sont pas avocats, qu'à celle des avocats, quand d'aventure ils ne sont pas Bretons.

Avec sa belle ardeur combative, Jacques Dumain eût brillé aux assises... à la seule condition toutefois qu'il y plaidât, espérance illusoire pour un débutant à une époque où les criminels devaient déjà tous être fortunés, puisqu'à ma connaissance, les commissions d'office ne s'appliquaient guère qu'aux infractions à interdiction de séjour. Il fallait

se contenter de modestes divorces par défaut, ou du travail difficile et nécessaire de la préparation des dossiers. En s'y livrant, Dumain put se rendre compte que l'avocat moderne trouve rarement l'occasion de se passionner pour une grande cause; il lui faut plus de précision que d'enthousiasme, et le mystère des bilans le retient plus souvent que celui des cœurs; sa vie quotidienne est remplie d'humbles préoccupations, et sa mission n'en est pas diminuée. Apostolat? Quelquefois. Le plus souvent simple profession, mais fière de l'honneur de « servir ».

Jacques Dumain rêvait d'un apostolat continu. Son cœur n'avait pu fixer son idéal; il fallait que son intelligence s'y employât.

Aurait-il voulu concentrer sa pensée dans la méditation, en s'efforçant de résoudre les questions économiques et sociales par l'article ou par le livre?

Aurait-il, au contraire, consenti à la politique l'abandon de sa liberté pour l'illusion de se consacrer au seul bien public?

Ne se serait-il pas plutôt orienté vers la diplomatie avec le souci de faire mieux connaître et aimer la France à l'étranger?

Je le crois volontiers, sans que cette hypothèse dût, d'ailleurs, exclure les autres.

Il ne voulait pas, en tous cas, quitter le Palais, sans avoir conquis le titre de secrétaire de la Conférence. Il y voyait, avant tout, l'occasion d'un noble effort, et la perspective d'amitiés précieuses.

Il concourut dans l'année judiciaire 1913-1914, et fut vivement combattu, comme tous ceux qui ont une personnalité bien accusée et dont les qualités paraissent aux autres une erreur ou un défi. Jacques Dumain ne fit aucune concession; il eut bien raison; c'est la meilleure façon de convaincre des juges impartiaux. Il fut nommé quatrième secrétaire.

En juillet 1914, les jeunes secrétaires de la Conférence

étaient tout à la joie de leur gloire passagère. Durant l'année du Concours, par réserve ou feinte modestie de candidats, ils s'étaient peu fréquentés, et soudain la vertu souveraine de l'institution et le tutoiement traditionnel en avaient fait des amis d'enfance. Ils allaient désormais marcher de pair dans une voie triomphale; l'avenir ne leur laissait plus d'inquiétude; la profession leur semblait plus belle encore depuis qu'elle avait su reconnaître leurs mérites; feuilletant l'Annuaire de l'Association dans le cabinet de M. Boucher, ils trouvaient naturel de prendre la suite de leurs glorieux confrères. A la vérité, M. le Bâtonnier encourageait tous les espoirs, et même, avec une bienveillance amusée, il en faisait naître de plus grands encore; aussi lorsqu'il s'excusait auprès d'eux de les avoir trop longtemps retenus éloignés de leur nombreuses affaires, les jeunes secrétaires de la Conférence parvenaient, sans trop d'efforts, à oublier l'aimable ironie de ce prétexte.

Le 11 juillet 1914, conformément au rite, les nouveaux élus étaient admis à prier à leur table M. le Bâtonnier et leurs camarades de la promotion précédente. L'heure était grave; ils n'en savaient rien. Nul d'entre eux ne pensait que son insouciance jeunesse venait d'être atteinte par le coup de revolver de Serajevo. La politique extérieure était alors une science confidentielle, et la paix, la conquête définitive de la civilisation moderne. M^{me} Caillaux intéressait plus que Gavriolo Princip, et puis, Belgrade était si loin du Pré Catelan!

Le dîner fut plein d'entrain, M. le Bâtonnier Henri-Robert sut donner à tous l'occasion de briller facilement, et il fortifia leur attachement à la profession par la naïve admiration qu'il obligeait presque chacun à se témoigner. Leur vanité n'était pourtant point exclusive de toute fantaisie; au surplus, les anciens se chargèrent de rappeler aux nouveaux qu'ils n'étaient pas encore des pontifes; très vite, la joie cessa d'être officielle pour revêtir un caractère ignoré des règles professionnelles.

Le lendemain, lorsqu'ils se séparèrent, au petit jour, ces jeunes gens, dont j'étais, ne se doutaient pas un seul instant qu'ils venaient de vivre la dernière soirée d'insouciance et de gaieté de leur jeunesse sacrifiée.

Puis, tout à coup, les événements se précipitèrent : l'ultimatum à la Serbie, la déclaration de guerre de l'Autriche, le retour impatientement attendu du Président de la République, les efforts désespérés de la France pour le maintien de la paix, et brusquement, la fin des illusions, le réveil subit dans l'atroce réalité, le tocsin, la mobilisation, la guerre!...

Jacques Dumain, qui avait servi dans l'infanterie, était réformé. Nous connaissions son état de santé et son ardent patriotisme; pour nous, il n'y avait aucun doute : il voudrait s'engager, mais il n'y parviendrait pas... ou alors le Palais se viderait complètement. Là encore, nous avions des illusions : le Palais ne s'est jamais tout à fait vidé, mais Jacques Dumain est parti aux armées.

Comme le jeune Alsacien de Barrès, nulle bouffée d'orgueil ne montait à sa tête; sa raison gardait sa magistrature, et son âme demeurait libre; mais son cœur ardent trouvait enfin la passion digne de son abandon. Car la guerre était pour lui un acte d'amour, d'amour pour son pays.

Le Barreau lui avait offert un but momentané, mais quand lui eût-il fourni l'occasion de libérer son enthousiasme?

Il avait pu se griser de l'amour des phrases, des rythmes et des cadences et prendre plaisir aux jeux du verbe, mais il écrivait à sa mère : « Moi qui aime tant les mots, j'en ai horreur dans tout ce qui touche à l'affection et à l'amour. » Et l'amour l'avait désemparé.

Or, voici que s'offrait à lui, tout à coup, une noble passion à laquelle il pouvait se donner jusqu'au sacrifice total, jusqu'à la mort. Ah! Messieurs, qu'il se soucia peu

de sa faiblesse!... Il méprisait la vie des médiocres, faite de ruse et d'habileté : « Plains ces gens, écrivait-il, qui se donnent tant de mal pour refuser leur part du devoir; ils ne possèdent que les deux plus tristes choses humaines : la prudence et l'ironie. » Il avait trop d'orgueil pour se diminuer à ses propres yeux; il était trop fier de sa robe pour continuer à la porter quand la plupart de ses confrères l'avaient remplacée par l'uniforme.

Et il se dirigea tranquillement vers le long et douloureux calvaire qui devait le conduire à la mort.

Au prix de démarches et de ruses, évitant l'examen médical, il parvient à se faire engager dès les premiers jours d'Août, et rejoint le 131^e régiment d'infanterie à Orléans. Mais Dumain n'est pas de ceux que satisfait l'accomplissement partiel du devoir. Tandis qu'il s'inquiète de voir sa mère rester à Versailles quand l'ennemi s'approche et qu'il la supplie de fuir le danger possible, son ardeur s'énerve à la caserne. C'est au front qu'on se bat, c'est là qu'il doit être. Lui, si discret, si réservé, il réussit, à force d'intrigues, à faire partie d'un des premiers renforts. Il retrouve son régiment dans l'Argonne, fait rapidement le coup de feu à Spincourt et à Cierges, et c'est aussitôt la retraite, la plus cruelle épreuve de la guerre. Le salut de la France exige alors et obtient la plus grande force d'âme qu'ait jamais connue l'histoire. Il faut reculer les limites de l'héroïsme. Dumain est prêt. Sa volonté grandit avec le péril. Il applique à la France l'une de ses devises préférées : le mot de *Goethe* : « On ne meurt que quand on veut. » Pas une plainte. Pas une défaillance. Ses camarades craignent pour ses forces, et veulent l'aider à porter son équipement; il refuse; il veut être un exemple et l'être jusqu'au bout. Il ne veut pas reculer devant la souffrance physique, car il sait que trop souvent le courage moral est une formule commode à l'usage de ceux qui n'en ont pas.

Il se bat encore à Loupy-le-Château, près de Bar-le-Duc; il est légèrement blessé au talon, et tandis qu'il se panse

derrière une meule, un obus de fort calibre le jette au loin, et sans lui occasionner aucune blessure apparente le frappe de la plus atroce des morts : la mort à retardement.

Dumain se traîne pour échapper à l'ennemi qui approche. Il tombe épuisé. Un officier passe à ses côtés, il l'appelle et reconnaît Pierre Kuntzel, un de ses camarades de la Conférence Berryer. Kuntzel le fait immédiatement transporter à l'ambulance. Il est dirigé sur Troyes pour y être provisoirement hospitalisé; dès le lendemain, ordre d'évacuer Troyes que l'ennemi menace. Dumain est alors envoyé à Casteljaloux, dans le Lot-et-Garonne : « C'est égal, écrit-il, avec une pointe de dépit et d'ironie, s'engager et venir à Casteljaloux. » Il y fait un court séjour et il est de nouveau dirigé sur Orléans, où il est réformé le 24 septembre. Il ne pense pas avoir encore rempli tout son devoir. Il sent que la lutte est loin d'être terminée, et au bout de trois semaines, il veut rejoindre ses camarades; mais cette fois, sa volonté doit s'incliner; il lui est interdit de servir la France par les armes, et c'est une nouvelle souffrance qui s'ajoute aux autres.

Que faire d'utile, quand seul compte le salut de la Patrie?

Reprendre la robe? C'est la certitude d'une brillante situation dans un Palais presque vide de talents et de caractères. Cette seule perspective suffit à l'en éloigner. Et puis, la vie du Palais est dure et fatigante; elle demande une robuste santé : Dumain ne l'a plus, sans quoi il serait à son régiment.

Il est trop faible, même pour s'occuper d'une de ces nombreuses œuvres de secours aux blessés qui réclament un dévouement de tous les instants.

Il n'a plus qu'un moyen de servir encore : c'est de chercher dans le calme et le recueillement à seconder l'effort des camarades restés là-bas, en traduisant leur pensée, que lui, du moins, connaît bien. Il accepte un poste dans l'Administration préfectorale, d'abord, puis au sous-secrétariat

des Beaux-Arts : c'est pour lui la possibilité de rendre de nombreux services aux amis dont il sait ou devine les souffrances ; c'est aussi l'occasion de reprendre la tradition paternelle qui l'attire peut-être inconsciemment.

Ce n'est pas le but qui pouvait le satisfaire et remplir sa vie.

Dumain se savait mortellement atteint : il n'en voulait rien laisser paraître. Pour rassurer ses amis, il formait des projets qu'il réaliserait la paix revenue. Il ne gardait aucune illusion, et sachant que ses jours étaient comptés, il voulait les remplir fébrilement, en exprimant toute la substance de sa pensée. La mort, il ne la craignait pas ; il l'avait regardée bien en face ; il avait le droit de la mépriser ; après tout, elle ne serait, pour lui, que la fin de ses souffrances. Ce qu'il redoutait, c'était la disparition totale : avoir aimé, avoir souffert, avoir vécu, et ne laisser derrière soi que des possibilités et des espérances détruites.

Cela, il ne le voulait pas !... Il n'avait pu donner à sa Patrie tout son sang ; il lui léguerait, du moins, toute sa pensée. Il fallait se hâter. La maladie progressait avec une effrayante rapidité, mais il semblait qu'en épuisant son corps, elle vivifiât son intelligence et fortifiât sa volonté. Il avait presque perdu le sommeil, et il passait ses nuits, comme ses jours, à écrire sans arrêt : c'était encore pour lui une façon de se battre.

Il écrivit ainsi quatre romans : *L'Embusqué* ; *Les Autres souffrances* ; *Le dernier cafard* ; *Le feu éteint*, et un drame : *Oublier*.

Ces œuvres, je les ai lues avec une profonde émotion. Sa mère a bien voulu me les confier, et au fur et à mesure que je les parcourais, il me semblait voir se dresser devant moi la silhouette pâle de Jacques Dumain ; je croyais apercevoir ses traits et entendre sa voix, et je me sentais humilié, écrasé par la noblesse de son attitude. Il savait bien que certains n'avaient rien appris, que d'autres oublieraient vite ou ne songeraient qu'à se tailler de la gloire facile dans

l'héroïsme des morts; il songeait à ceux qui raconteraient la guerre et ne l'auraient pas faite, parce que, disait-il, « on ne peut pas tout faire à la fois »; il prévoyait les découragements et les lassitudes, il redoutait surtout l'inutilité de ses souffrances, mais, dominant son inquiétude, il nous dictait le devoir et nous commandait la confiance, et voici ce qu'il disait :

La Patrie est trop grande par le sacrifice de ceux qui l'aiment pour être diminuée par l'égoïsme de ceux qui la renient... Plains les sceptiques, parce que rien n'est vrai, hors la foi en un idéal... La résignation est toujours une faiblesse parce qu'elle est un renoncement.

Quelle leçon, Messieurs, et quel exemple!... Car il semait ainsi l'espoir et la confiance, alors que lui-même était miné par un mal atroce. Pour enrayer une dilatation anormale des poumons, on était contraint de lui faire régulièrement des ponctions abdominales, seules capables d'empêcher l'étouffement; une fois même s'imposa la nécessité d'une ponction au cœur, véritable martyr qu'il supporta sans une plainte, voulant « tenir » comme ses camarades du front. Sa plus grande douleur, c'était la sensation de son amoindrissement. Il souffrait surtout dans son amour de la beauté, et il avait la délicatesse de chercher à s'excuser auprès de ses amis par un raffinement de courtoisie qui le grandissait encore sans qu'il voulût s'en rendre compte.

Pendant dix-huit mois, il vécut uniquement par la volonté.

Dès que son mal lui laissait un peu de répit, il allait chercher le calme et la paix dans sa chère Bretagne, et s'abandonner aux horizons qui avaient façonné son âme douce et inquiète.

En mai 1918, il sentit que ses forces l'abandonnaient, et il voulut donner à sa maison natale un dernier témoignage de fidélité. Il retourna à Dinard, pour se préparer sans crainte à comparaître devant Dieu. C'est là qu'il

mourut le 22 mai 1918. « Je voulais vivre pour la France » furent ses dernières paroles. Regret superflu; nul n'a aimé plus passionnément sa patrie que Jacques Dumain. Il lui a donné volontairement sa vie, sans rien demander et voulant oublier même le prix de son sacrifice. Il avait été simple soldat, perdu dans la foule anonyme des dévouements obscurs, il fut oublié... et n'eut même pas la Croix de guerre.

Messieurs, chaque année, quand les travaux judiciaires sont finis, vous allez demander à la nature simple et vraie l'énergie requise par les luttes du lendemain. Quelques-uns d'entre vous se réfugient dans la baie de Saint-Malo : ils aiment l'âpreté de ses contours compliqués, qui protègent contre le vent du large sans faire oublier sa présence toujours proche; ils laissent voguer leur pensée vers cette « mer sombre, hérissée de rochers, toujours battue par les orages ». Ils ne manquent pas d'aller méditer la leçon du génie sur le roc solitaire où Chateaubriand voulut fixer son orgueil. Qu'ils aillent aussi au cimetière de Dinard, recueillir la leçon, plus nécessaire encore, du patriotisme, sur la tombe de l'héroïque et modeste confrère dont je vous ai rappelé la mémoire.

S'ils croient, qu'ils s'agenouillent et prient : Jacques Dumain avait été croyant, comme tous les Bretons; même disparue, la foi de ses pères commanda toujours sa destinée; les prières de son enfance enchanteront son sommeil éternel.

S'ils ne peuvent éveiller dans leur mémoire les mots simples et graves des vieilles liturgies, qu'ils se recueillent, du moins, pour écouter la voix qui monte du sol et leur commande la confiance dans les destinées immortelles de la Patrie.

Et sur cette tombe qui fut la rançon volontaire de leur liberté, qu'ils déposent pieusement quelques fleurs, en témoignage de reconnaissance et d'amour; des bleuets, des modestes bleuets, dont Jacques Dumain aimait tant à se

voir entouré durant sa maladie, parce qu'ils convenaient
à la simplicité de son cœur, et qu'il croyait découvrir en
eux toute sa chère Bretagne, le bleu du ciel et de la mer.

Des bleuets plutôt que des roses :
C'est l'offrande des moindres choses
Qui révèle le plus d'amour.